

Quand les femmes ménagent le territoire

Jacqueline LORTHIOIS

Conseillère technique au cabinet de la ministre
de l'Aménagement du Territoire et de l'Environnement

Faut-il encore aménager le territoire ? Le concept façon Pasqua a vécu, qui consistait à brosser à grands traits la France désirée en l'an 2015 et à penser au sommet une offre de grands équipements censés atteindre au mieux cet objectif tout en satisfaisant le bien-être des territoires locaux...

Car notre territoire est en triste état : il a bien besoin d'un grand nettoyage ! La logique productiviste a accentué les écarts, concentré les richesses sur certains pôles d'excellence au détriment d'autres zones qui se sont désertifiées, appauvries, accentuant la « déchirure sociale »¹. Tous les clignotants de la répartition sont au rouge : non-partage du temps, du travail, des revenus, des risques. Rien qu'en Ile-de-France, les écarts de richesse varient de trois cents à un par tête d'habitant entre Paris... et les communes de banlieue les plus pauvres. La démocratie participative s'essouffle, face à la montée du silence, qui a fait de l'abstention le premier parti de France. Il faut bien reconnaître que malgré les discours, l'approche classique d'un État tutélaire qui compenserait les inégalités territoriales de la répartition des richesses – une sorte de « rattrapage » pour les plus mal lotis –, a échoué.

A l'heure où le développement durable fait son entrée sur la scène politique, on parle davantage de « ménager le territoire » que de l'aménager².

Et qui, mieux que des *ménagères*, pourrait effectuer cette remise à neuf ? A plusieurs reprises, en réponse à la tentative récurrente de renvoyer les femmes à leurs activités domestiques, j'ai revendiqué le balai comme un de mes principaux outils de travail³. Car les femmes plus que d'autres possèdent des savoir-faire dont on a grand besoin dans l'invention de nouvelles méthodes.

Par leur regard, leur compréhension des choses d'abord. L'aménagement

du territoire façon d'hier, « à la grand Pasqua », était bâti sur une savante construction. Des hommes (bien sûr), des dirigeants éclairés au plus haut sommet de l'État réfléchissaient, rubrique par rubrique, à notre bien-être futur. Un beau schéma des autoroutes, puis un schéma des TGV, puis un schéma des Universités, etc. Ces choix reposaient sur des critères savamment pesés, de façon rationnelle. Mais la loi de la raison est-elle bien raisonnable ?

De plus en plus, monte la contestation des constructions qui se veulent parfaites. J'ai été très frappée par le succès sans précédent du livre de Viviane Forrester⁴. Si j'en crois une récente étude citée dans la revue *Sciences Humaines*, un livre consacré à l'économie se vend en moyenne à... 800 exemplaires. *L'horreur économique* a franchi sans difficulté la barre des 800 000... Ce n'est pas tant celle qui a manié la plume qui m'intéresse, que tous ses lecteurs. Car le thème du livre n'avait rien d'original, il s'inscrivait dans une lignée déjà fortement occupée par d'autres⁵.

Parmi les ouvrages les plus célèbres précédant le livre de V. Forrester, citons *L'Économie contre la société* de Guy Roustang, *Une société en quête de sens* de Jean-Baptiste de Foucauld, *Les métamorphoses de la question sociale* de Robert Castel, *Le travail, une valeur en voie de disparition* de Dominique Méda, *La fin du travail* de Rifkin...

Le registre de l'émotion

Mais cette écrivain(e)-là avait sonné plus juste que d'autres à la sensibilité des lecteurs. Dans un univers de discours rationnels, elle s'était située clairement sur le champ émotionnel. Peut-être parce qu'elle était romancière et non économiste, mais à mon avis d'abord parce qu'elle était femme, son livre avait crié ce que d'autres avaient écrit. Alors que beaucoup ont renoncé aujourd'hui à extérioriser leur révolte, elle avait crié son horreur, faisant écho à tous ces cris intérieurs. V. Forrester avait auparavant publié un autre ouvrage : *La violence du calme*⁶. C'est peut-être en effet le calme qui constitue la plus grande violence, celle des victimes qui intériorisent la déchirure sociale et la retournent contre eux-mêmes. L'implosion sociale est encore plus effrayante que l'explosion⁷.

Ainsi, les revendications des femmes s'expriment sur un *registre spécifique*, qui rencontre les attentes nouvelles de la société. Le mouvement des « marches blanches » en Belgique qui a pris naissance d'abord sur une émotion, sur l'horreur des agissements du pédophile Dutroux, va bien au-delà d'un fait divers, si abominable soit-il. Il cristallise les aspirations au changement, il s'élargit à la remise en cause de la gestion de l'État, des lâchetés du pouvoir, de la distance avec les populations. Dans un pays traditionnellement divisé entre Wallons et Flamands, on a pu voir en tête de cortège défiler côte à

côte, les trois femmes des familles éprouvées, d'origine ethnique différente, dont l'une portait le tchador.

En France, on compte officiellement 5 millions de « pauvres »... Mais si l'on étend ce champ aussi à ceux qui redoutent de l'être, ils sont 12 millions. Les gens ne cherchent pas d'abord à comprendre pourquoi la société se déchire, ils le ressentent dans leur vie quotidienne : dans l'angoisse du lendemain, la peur des autres, l'horreur des injustices et des dominations. Ce registre émotionnel est typiquement de l'ordre du féminin : il rencontre une aspiration fondamentale des citoyens, qui ne tolèrent plus que les politiques se cantonnent dans le rationnel explicatif. La surdité des dirigeants hommes a coûté cher sur le plan électoral : elle a laissé vacant un espace qui a été occupé par le seul parti qui s'adressait à l'émotion, sous sa forme la plus régressive : la haine de l'autre. Mais les femmes ne se situent pas seulement sur d'autres registres qui leur sont naturels, elles *s'intéressent aussi à des thèmes différents*, souvent délaissés par les hommes parce que considérés comme non stratégiques et qui se révèlent être, dans notre univers en mutation, singulièrement porteurs de sens et d'innovation.

Le soft et l'intime

Ce rôle spécifique des femmes m'est clairement apparu lors d'une manifestation organisée par des groupes féminins syndicalistes, réunissant 1200 « agricultrices et citoyennes » les 6-7 mars 1997 à Agen. Dans le développement rural, les hommes sont focalisés sur l'acte de produire. Ils parlent technique, outils, machines, produits. Ils sont sur le « *hard* ». Les agricultrices au contraire se positionnent bien davantage sur l'immatériel, ce qu'on pourrait appeler l'environnement ou – pourquoi pas ? – la « matrice » de la production. L'offre des femmes a trait au service, au lien social, au développement culturel. C'est le volet « *soft* » des activités rurales. En témoigne par exemple un réseau de fermes pédagogiques, animé par un groupe de productrices de fruits et légumes qui ont créé d'abord une vente directe, puis des livres sur leurs produits, puis une maison d'édition.

Autre exemple en milieu rural : dans l'Aisne, un collectif de femmes, né de l'envie de sortir de l'isolement, « Dialloc Villages » (jeu de mot sur le rôle familial traditionnellement décliné au féminin) met en réseau des femmes-relais dans les campagnes. Ce réseau a grandi, organisé des manifestations sur la gastronomie et le tourisme rural, développé des bus de cinéma itinérant, activité qui fut à l'origine d'un festival international de films, etc. Du social, le projet s'est élargi à l'économique, puis au culturel... Ces exemples font ressortir la spécificité du rôle des femmes dans l'émergence d'activités. Elles s'installent dans des créneaux correspondant à des activités considérées

comme « non productives » traditionnellement réservées aux femmes (cf. restauration, services de proximité, soins aux enfants et aux personnes âgées) ou situées en périphérie de la production (vente directe, pédagogie, tourisme...). On a l'impression que les femmes se sont emparées de ces « délaissés », parce qu'ils n'étaient guère revendiqués, qu'il n'y avait pas d'enjeu pour les activités « sérieuses ». Cela me fait penser à un précédent numéro de *POUR* sur le « petit » réservé aux agricultrices : les « petits » élevages, les « petits » légumes (qui finissaient par faire de bien grandes journées !)⁸...

Alors que le *hard* est en déclin et crée de moins en moins d'emplois (ou en supprime !) le *soft* explore de nouvelles filières en émergence, développe l'immatériel et produit du lien social, de l'échange et de la convivialité. Les femmes contribuent ainsi à un développement « intégré » : le développement durable du tissu local. On assiste ainsi progressivement à la transformation de ces activités au départ peu solvables, voire bénévoles, en véritables créneaux économiques qui répondent à de nouveaux besoins et aussi représentent des solutions pour endiguer la désertification des campagnes, l'isolement... Sans compter un rôle particulier dans le maintien du lien social, parce que la parole des femmes se situe dans le domaine de l'intime... Elles ont un rôle pédagogique spécifique et des savoir-faire conviviaux qui sont en phase complète avec les nouveaux besoins de recoudre la cohésion sociale.

Mais une des grandes difficultés reste la reconnaissance de ces nouveaux besoins qui peuvent se décliner en nouveaux emplois par le monde économique et la solvabilisation d'activités traditionnellement dévalorisées, parce que cantonnées au bénévolat. Autre obstacle : le manque de temps (l'agricultrice est la catégorie socioprofessionnelle la plus « occupée », d'où la difficulté de pouvoir monter des projets), le manque d'argent aussi (précarité des statuts, faibles rémunérations, absence de ressources propres...). C'est pourquoi l'invention de nouveaux statuts d'activité peut être importante pour les femmes : pluriactivité, statut du créateur d'entreprise, contrat d'activité⁹.

138

Une réflexion devrait être entreprise aussi sur la mutualisation des ressources. Entreprendre est trop souvent un acte solitaire pour lequel le créateur bénéficie d'une aide individuelle. Conduire des actions de type « entreprendre ensemble »¹⁰ avec la création d'un collectif de projet basé sur le « communautaire » permet de mutualiser des idées et des ressources, de passer plus aisément le cap du rêve pour atteindre la réalité. Ceci suppose l'organisation de collectifs féminins centrés sur ce que j'appelle de la « conscientisation » : l'identification de ses valeurs, de ses compétences et de ses ressources, la confiance en soi, le développement de compétences et de l'autonomie. C'est une phase préalable de réflexion sur le QUI, le POURQUOI et le QUOI (rapport à soi-même et aux autres), à conduire avant la réflexion sur l'outillage, le COMMENT (savoir-faire en montage de projets, outils financiers, etc.).

Cela suppose aussi de s'attaquer à un certain nombre d'obstacles socié-

taux, par exemple le non-partage du temps, lié à la « double journée » des femmes (la division des tâches hommes/femmes et notamment le travail domestique n'a guère bougé depuis 1945 : 40 h pour les femmes, 20 h pour les hommes...) ou le non-partage des richesses (les écarts de salaires hommes/femmes qui se réduisaient ont à nouveau augmenté !). Cela suppose certainement aussi des outils spécifiques pour les femmes, dans la création d'activités, dans les outils financiers¹¹...

Pour revenir au territoire du futur, on se rend compte que dans les besoins de protection, de précaution, d'économie de ressources, toutes ces valeurs du développement durable qui assurent la préservation du *vivant*, sont à l'évidence, éminemment de l'ordre du féminin. On se rend compte qu'ici encore les registres et les activités occupés par les femmes ne sont pas antinomiques de ceux des hommes. Ils se complètent et s'enrichissent mutuellement.

Et cela rejoint l'approche par « genre » qui est développée dans d'autres articles. Certaines féministes déplorent que le masculin se soit arrogé l'universel, et ait appauvri le point de vue. Certaines vont même jusqu'à rejeter la notion d'une identité humaine « universelle » et parlent de « biversel », une humanité à double dimension, combinant à chaque fois les deux versants, le masculin et le féminin. Thierry Gaudin, dans son approche prospective du XXI^e siècle¹², déclarait que le prochain siècle réintégrera des valeurs féminines, trop oubliées aujourd'hui.

La gauche a ouvert la voie du « pluriel » en politique. L'aménagement du territoire, le développement local se conjuguent à l'évidence également au pluriel. Si l'on ne se sert que d'un seul œil pour regarder notre territoire, il manque terriblement de relief... □

1. Je préfère la notion de « déchirure sociale » à celle, trop simpliste, de fracture. Voir A. Lipietz, *La société en sablier*, La découverte, 1996.

2. Voir le texte du projet de loi d'aménagement du Territoire de Dominique Voynet et aussi le titre du livre d'Edgar Pisani, *Pour une agriculture marchande et ménagère*, éditions de l'Aube.

3. Balayer les idées reçues est la première activité que je propose dans *Le Diagnostic local de ressources*, éditions W, 1996.

4. Viviane Forrester, *L'horreur économique*, Fayard, 1996.

5. Dès 1993, la revue *POUR* avait édité *Le travail en questions*, n° 137/138, dirigé par J. Lorthiois.

6. Viviane Forrester, *La violence du calme*, édition du Seuil, 1984.

7. J. Lorthiois, « A l'écoute des sans voix », in revue *Territoires*, 1990.

8. *Femmes, les chemins de l'autonomie*, revue *Pour* n° 108, 1987.

9. Voir le rapport Boissonat, *Le travail dans vingt ans*, éditions O. Jacob, 1995.

10. Titre d'un des axes de la coopérative REAS, *Réseau d'économie alternative et solidaire*.

11. Des tentatives limitées existent à ce jour : citons la démarche *Retravailler*, les outils financiers de l'IDES, de l'association RACINES...

12. Thierry Gaudin, *Les métamorphoses du Futur*, Economica, 1988.